La curiosité, de toutes les couleurs

par Jean-François Bert

Le caméléon, comme de juste, a suscité des types d'écriture variés : celle des savants naturalistes, celle des moralistes et, enfin, celle des curieux qui rassemble et dépasse les deux autres.

À propos de : Myriam Marrache-Gouraud, *Les caméléons de Peiresc. Histoire d'une passion curieuse*, Anamosa, Paris, 2026, 336 p., 25 euros (ISBN : 978-2381911618).

Nous avons une histoire de la mouche dans l'art, une histoire de l'éléphant de Goethe, et une histoire animale du monde[1]. Voici désormais une histoire des caméléons et de la passion curieuse que l'animal déclencha dans la société européenne de la Renaissance. Étrange, bigarré, relevant d'au moins six espèces différentes – tantôt mi-poisson mi-oiseau, mi-cochon mi-rat, ou encore mi-crocodile mi-tortue –, le caméléon déroute par son irréductible singularité. Il suscite l'émerveillement depuis l'Antiquité et demeure, tout au long de l'époque moderne, une énigme persistante dont sa silhouette qui ne fut fixée qu'au début des années 1550 par le naturaliste Pierre Belon, au retour d'un long voyage dans l'Empire ottoman.

C'est à cette curiosité passionnée pour une chimère que Myriam Marrache-Gouraud consacre son dernier ouvrage, *Les Caméléons de Peiresc. Histoire d'une passion curieuse*, publié aux éditions Anamosa. Spécialiste des cabinets de curiosités et des

[1] Voir Peter Geimer, *Mouches. Un portrait*, Paris, Éd. Macula, 2026 ; Oliver Matuschek, *Les éléphants de Goethe*, Paris, Éd. Macula, 2025 et Éric Baratay, *Une histoire animale du monde : À la recherche du vécu des animaux, de l'Antiquité à nos jours*, Tallandier, Paris, 2025.

mirabilia[2], l'autrice entreprend de nous faire découvrir cet animal singulier, mais surtout de mieux nous faire comprendre la relation qui l'unit à de nombreux savants, érudits et curieux, parmi lesquels le juriste provençal Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580–1637), qui lui ont témoigné une attention constante.

En huit chapitres, le lecteur traverse trois cultures distinctes, ou plutôt trois types d'écriture sur les caméléons : celle des savants naturalistes, celle des moralistes et, enfin, celle des curieux, que l'autrice envisage comme un dépassement, sur les plans expérimental et empathique, des deux précédentes manières d'appréhender cet animal en tout point extravagant.

Physique et éthique des caméléons

Les trois premiers chapitres reviennent sur les différentes particularités de la « bête » : sa forme, sa couleur ou encore son mode d'alimentation… Marrache-Gouraud nous ramène ici aux fondements antiques, aristotéliciens et pliniens, qui ont déterminé la manière savante d'appréhender une telle chimère. Comment expliquer sa démarche circonspecte ? De quoi se nourrit-il ? Sa lenteur est-elle le signe de sa timidité maladive ou de sa couardise ? De quelle couleur est-il capable et d'ailleurs comment change-t-il de teinte ? Pour certains, le caméléon est victime de ses émotions. C'est parce qu'il est triste, qu'il a peur, ou par bonne humeur qu'il mute. Pour d'autres, il ne fait que recevoir sa couleur du lieu où il se trouve. Posé sur une surface claire, il serait indubitablement clair. C'est passivement, par proximité, qu'il reçoit les couleurs qui l'entourent.

Cette collection d'idées préconçues ne résiste pas aux voyages et aux nouvelles connaissances qui s'élaborent à partir des années 1540 grâce aux observations attentives de certains savants qui, à grands frais, font venir, morts ou vifs, divers spécimens. Pierre Belon ne se contente pas d'introduire une variable géographique dans le problème des variations chromatiques – le caméléon d'Égypte n'aura pas la même couleur que celui d'Arabie (p. 75) – il en vient, par sa connaissance du terrain, à réfuter Aristote et sa théorie du caméléon aérivore après avoir disséqué un estomac rempli d'insectes. L'idée selon laquelle le caméléon se nourrirait d'air et de vent ne peut plus tenir face à un argument de bon sens — ou plutôt de meilleur sens : pourquoi

[2] On peut citer, de Myriam Marrache-Gouraud, *La Légende des objets. Le cabinet de curiosités réfléchi par son catalogue (Europe, XVIe-XVIIe siècles)*, Paris, Droz, 2020.

un animal serait-il doté d'une langue et d'un estomac si c'était uniquement pour ingérer de l'air ? (p. 84)

Dans deux autres chapitres, on apprend que les diverses caractéristiques du caméléon ont aussi servi de modèle ou de contre-modèle pour penser l'homme, tant du point de vue éthique et juridique qu'amoureux. Le caméléon n'est pas qu'une chimère énigmatique pour les naturalistes. Pour les moralistes, il est un animal qui n'est pas si éloigné de nos « us ». Inconstant et versatile, flatteur et vantard à cause de sa bouche ouverte, opportuniste, voire criminel, il incarne la face négative de l'homme en société (p. 108). Comme le serpent, il change de peau. Comme le lézard, il a la langue trompeuse et parfois venimeuse. Il se voit toutefois doté d'une connotation plus positive dans le domaine de la conduite amoureuse. L'héraldique est ici mobilisée par l'autrice qui, dans de très belles pages, aborde le contexte courtois et revient sur les emblèmes qui utilisent le caméléon. Sa lenteur devient une qualité, tout comme sa langue bien pendue qui lui permet, à l'instar du Christ, de tuer les serpents dont il se révèle être un ennemi farouche (p. 115).

Les aléas d'une trop petite vie de caméléon

Dans « Faire relation », la troisième partie de cet essai, on entre chez Peiresc, le prince des curieux, qui chercha par tous les moyens à faire venir puis à remplacer un premier couple de caméléons, dont le mâle mourut le 31 octobre 1633 et la femelle le 10 novembre[3]. Il reçoit un, puis huit nouveaux individus, dont chacun passe sous le regard méticuleux de ce savant amoureux de la culture gréco-latine, collectionneur d'objets insolites (minéraux et coquillages), qui s'occupa de cartographie, d'astronomie et de géologie, tout en étant fasciné par la zoologie et les étrangetés de la nature. Pour ces chers caméléons, il est de bout en bout à la manœuvre. C'est lui qui accuse réception, constate l'état des spécimens à l'arrivée, regrette les conditions de voyage exécrables, la cage en osier trop petite. Sa volonté de singulariser chaque caméléon, d'en faire un individu en propre, se retrouve tout particulièrement dans la démarche expérimentale qu'il déploie au quotidien pour tenter de répondre – enfin – à chacune des énigmes que le caméléon traîne avec lui depuis l'Antiquité. Le curieux ne recule devant rien, y compris compter les mouches ingérées, regarder et compter

[3] Le livre se termine par la transcription d'un mémoire et des correspondances de Peiresc au sujet des caméléons et d'un portfolio recensant 46 illustrations publiées entre 1542 et 1735.

les mouvements de paupières, distinguer les sexes en regardant la couleur du contour des yeux...

Si Peiresc voit, aperçoit, regarde, observe, son savoir essentiellement scopique se double d'une nécessaire inscription. Homme tiraillé entre l'humanisme renaissant et la science de l'époque moderne, Peiresc se fait le chroniqueur des aléas du quotidien de ses caméléons. Il est inquiet pour ses spécimens qui souffrent du froid, du chaud trop sec, ou de la désinvolture de ses « gens ». Ces récits, parfois dramatisés, témoignent d'un attachement réel et nous en apprennent beaucoup sur lui, sur sa personnalité, son caractère et ses goûts. Dans sa correspondance, il s'emploie à déceler les diverses émotions qui peuvent traverser ses petites bêtes. Il interprète les signes, tels que les changements de couleur, pour envisager des besoins, repérer des satisfactions, voire des plaisirs, pallier des solitudes. Ces témoignages ponctuels, comme l'indique Marrache-Gouraud, sont la trace d'une véritable rencontre, d'un souci certain de l'observateur pour l'observé, pour leur bien-être, mais on peut ajouter aussi un souci certain pour le fait même d'observer, surtout lorsque l'observation est la source d'un émerveillement qui vient déstabiliser le sens commun et proposer un nouveau questionnement, comme sur le sexe du caméléon : « L'un desquels se mit en rut (….) montra par le côté droit son sexe masculin, fort gros, fort long, fort rouge, et par le côté gauche son sexe féminin de même couleur, mais comme un champignon percé et en quelque sorte divisé, ce qui est possiblement l'une des plus rares observations de choses de cette nature » (p. 178)

Comment pense un curieux ?

C'est sans doute cela, l'écriture — ou la culture — du curieux, que l'autrice décortique dans les dernières pages de son essai, en insistant sur le tâtonnement et l'humilité (p. 192), qui constituent les grandes composantes de ce rapport essentiellement joyeux aux savoirs, mais aussi en montrant comment Peiresc, tout en promouvant la démarche expérimentale, laisse place à sa subjectivité. Le curieux se caractérise par une attention aux faits minuscules, aux comportements infimes, aux détails qui échappent aux grandes catégorisations du savoir comme à toute tentative de modélisation qui ne serait qu'une réduction. Avec Peiresc, point de grand récit, point de téléologie, mais la prise en compte d'un quotidien hétérogène, divers et changeant. Il fallait sans doute être un curieux dans l'âme et dans le regard pour saisir exactement le caméléon dans toutes ses ambiguïtés, et ainsi approcher sa vérité tant

scientifique, qu'éthique et émotionnelle. Ces pratiques « curieuses » d'observation, d'expérimentation et de notation n'ont pas disparu avec Peiresc. D'autres après lui, y compris dans le champ austère de la zoologie, sont parvenus à une plus juste compréhension de certaines espèces comme de certains phénomènes complexes de la nature en décidant, sans esprit de système, de présenter des éclats de vie animale « comme un récit hérissé de mille saillies saisies au jour le jour dans leur granularité – aussi fine que les grains de la peau du caméléon » (p. 225).

Publié dans laviedesidees.fr, le 12 novembre 2026.